

Raconte-le à mon cheval

Il le répètera...



Du même auteur :

- Au fil des vagues *contes et nouvelles*
(*Carrefour du Net*)
- Internet et Net *contes et nouvelles* (*Édilivre*)
- La vieille conteuse de Vendée
contes et nouvelles entre mer et marais (*Édilivre*)
- Raconte-le à mon cheval *contes et nouvelles*
À paraître
- De tout mon être

Histoires « pour de rire » et prises de tête

- Histoire courtes et saugrenues
nouvelles en voyage

Recueils de poésie

- Des mots en bouquets (2003)
- 3919 (veni, vidi, vici) (2007)
- Attente, désir, espérance (2008)
- Les couleurs de l'aube (2009)
- Quand le diable s'en mêle (2009)
- Quand les déesses étaient Celtes (2009)
- Quand les dieux étaient Celtes (en cours)
- Histoires légères et saugrenues (2010)
- Promenades enfantines (sept 2010)
- Histoires courtes et murmures (janvier 2011)
- À paraître
- Quand les dieux étaient Celtes

Françoise Bidois

Raconte-le à mon cheval

Il le répètera...

Contes et nouvelles

Éditions EDILIVRE APARIS
93200 Saint-Denis – 2011

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

175, boulevard Anatole France – 93200 Saint-Denis

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualites@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-8628-8

Dépôt légal : Avril 2011

© Edilivre Éditions APARIS, 2011

Sommaire

Bleu, bleu, bleu.....	9
La Pierre du Malheur <i>Ou la partie d'échecs</i>	19
L'adieu.....	27
Vingt ans après, Paola !.....	35
Une gouvernante sur mesure	65
Les Moulins de Noirmoutier ne tournent plus.....	73
Une loterie sur la nationale.....	85
Une maîtresse d'école pas ordinaire.....	91
On ne réveillonne pas à Noël aux USA.....	99
Victoire d'un cosmonaute	105
L'anémone du val fantôme.....	113

À Aldynne

À Lustig aussi, qui depuis quatorze ans écoute mes histoires, installée confortablement sur le divan derrière moi. Je la soupçonne de tout ronronner à son ami le cheval. Mais un beau jour, celui-ci est parti tenir compagnie à une amie. Mon amie, Aldynne, qui a eu la patience de lire et de m'aider à corriger mes contes ou nouvelles, inventées au pays imaginaire, celui où les rêves flottent au gré des souvenirs nostalgiques ou heureux que la vie m'a donnés.



Bleu, bleu, bleu

*Bleu, bleu, le ciel de Provence
Blanc, blanc, blanc, le goéland
Le bateau blanc qui danse
Blond, blond, le soleil de plomb
Et dans tes yeux
Mon rêve en bleu, bleu, bleu...*

Marcel Amont glissait sa cadence joyeuse dans le brouhaha du restaurant, la télévision suspendue dans un angle de la salle servait de point de mire à toutes les tables. Il faut dire que cet appareil n'était pas encore entré dans tous les foyers, il devenait fascinant, les fourchettes pénétraient dans des bouches qui en oubliaient le goût des aliments. La jeune fille n'était pas en reste, sa fringale d'observation de ses congénères l'emportait sur son appétit d'oiseau.

Les couverts immobiles dans chacune de ses mains elle avait regardé tous les clients hypnotisés par la petite lucarne diffusant en noir en blanc des images de vacances, mais la gaieté espiègle du chanteur avait décalé son centre d'intérêt. Elle entra dans le rang

statique des spectateurs, rejoignant ainsi le monde qui, quelques minutes auparavant, l'amusait et sur lequel elle avait jeté des regards ironiques.

Ses parents avaient réservé pour elle, dans ce petit café « pension de famille, repas ouvrier », le temps d'un été studieux. Elle avait manqué son oral du baccalauréat, en juillet. Après avoir suivi les cours de « la boîte à bac » qu'était devenu le lycée de garçons, elle venait d'entamer le parcours impressionnant de l'oral.

Évidemment, l'appétit déjà menu en temps ordinaire, était inexistant ce jour-là. Elle songea, malgré son intention de mettre ces pensées-là de côté, à l'interrogation du matin. Tout ce qui concernait l'Afrique du Nord avait été retiré du programme scolaire. Les douloureux événements de cette période en Algérie avaient apporté cette convention : pas de question sur le sujet en histoire-géo.

Elle adorait la géographie, détestait l'histoire, et sa longue litanie de dates, de Charlemagne à Marignan. Elle l'exécrait depuis le parti pris de l'enseignant qui avait passé un trimestre entier à tenter d'inculquer sa passion à la classe de première du lycée de filles : du Napoléon jusqu'à l'indigestion ! Elle avait chahuté le professeur et finalement lancé la cabale par un « à bas Napoléon » à chaque fin de cours. Peine perdue ! Napoléon Buonaparte, la paille au nez, lui avait pourri la vie pour longtemps !

L'année de terminale s'était passée au Lycée de garçons entraînant heureusement un changement d'enseignant ainsi qu'un nouvel intérêt pour cette matière. En Math Élémentaire, le professeur de

mathématiques avait éjecté toutes les filles, lui au moins, il ne cachait pas sa misogynie ! Elles s'étaient retrouvées une vingtaine contre dix garçons en Sciences Ex ! Les pauvres avaient vécu l'année à leurs dépens ! Bosseuses et soudées, elles avaient bravement tenu les premières places prouvant qu'elles étaient les meilleures, après avoir choisi Marie Curie comme égérie.

Pas de chance, au tirage au sort, elle se retrouva avec une question d'histoire ! Énervée, elle ne parvenait même plus à se souvenir de l'énoncé de celle-ci, mais ce qui l'agaçait plus encore, c'était que rapidement le professeur avait dérivé sur l'Algérie ! Ils étaient quatre à passer dans la même salle, les élèves appelés par ordre alphabétique n'avaient pas le choix de l'examineur, ils prenaient la suite au fur et à mesure qu'une table se libérait et c'est à voix feutrée qu'ils passaient l'épreuve. L'angoisse de l'examen ne permettait pas non plus d'être bruyant. La question qui avait jailli de la bouche de son juge, bien que murmurée, se cognait dans sa tête comme une balle de ping-pong devenue incontrôlable :

– Pourquoi l'évêque d'Alger est-il catholique ?

Elle en était stupéfaite. Il lui fallait réagir vite ! Seul échappatoire :

– Ce n'est pas au programme !

– Ce n'est pas la réponse que je vous demande !

– ...

– Pourquoi l'évêque d'Alger est-il catholique ?

– Je n'ai pas à répondre à cette question, ce n'est pas celle que j'ai tirée !

– Nous verrons après pour cela, maintenant répondez-moi !

Elle lutta contre sa timidité naturelle qui se trouvait amplifiée par la crainte du professeur. Elle chercha une réponse appropriée se demandant où était le piège.

– S’il est évêque, c’est qu’il est catholique, sinon...

– Ce n’est pas la réponse !

Tant pis pour la note, il ne lui mettrait pas un zéro, cela aurait entraîné un rapport, pourtant elle comptait un peu sur les quelques points de cette matière. C’est à voix haute qu’elle s’exprima :

– Je vous laisse le brouillon de ma réponse concernant la question que le sort m’a attribuée, je vais me lever et quitter cette table, si j’ai une mauvaise note de votre part, j’en référerai à la Commission des examens.

Quelle audace, elle n’avait jamais eu autant de culot avec un professeur étranger. Pourtant elle avait besoin de cet examen. Elle n’allait pas faire comme les femmes en quarante, reprendre la place des hommes aux champs, pendant que ses frères allaient se faire tuer en Algérie. Quelle idée d’avoir mis un militaire à la tête du pays ! L’évêque d’Alger ?

Picorant dans son assiette un morceau de haricot vert, elle se dit : j’ai toute la vie pour comprendre cette question. De toute façon la coutume est que les filles ne font pas de politique, c’est réservé aux hommes, aux machos, aux mecs, à tous les Napoléons passés ou futurs ! Le haricot vert sauta hors de

l'assiette, pourfendu par une violente estocade de la fourchette.

Son voisin de table venait de se faire servir un café accompagné d'un pousse-café. Elle loucha dessus un moment, presque certaine qu'elle aurait pu le lui chiper tant ce convive était figé devant les images sautillantes du journal de midi trente. Une comptine de son enfance la ramena à sa réalité.

*Bleu, bleu, bleu
Ma bouteille est bleue.
Blanc, blanc, blanc
Elle se remplira
Tenez, mademoiselle
Ça vous apprendra
D'aller boire la goutte
Avec les soldats.*

Vieux souvenirs de l'école primaire, chanson monocorde qui se terminait face à face au hasard de deux rondes tournant à contrario. La conclusion était une claque administrée d'une façon plus ou moins magistrale selon le degré de camaraderie !

Sur le petit écran quelques images d'Algérie défilaient. Elle n'écoutait plus les commentaires, son esprit voguait vers le grand-frère de son amie d'enfance. Il était revenu de là-bas. Un dimanche de juin, elle avait assisté aux retrouvailles avec sa famille. Ses propres parents espéraient en savoir plus long que n'en écrivaient leurs fils. L'aîné, le moins loquace était parti le premier, entré dans la gendarmerie, il serait en poste jusqu'au bout. Le cadet avait été pris dans le tourbillon des conscrits, quant au troisième, il avait trouvé que l'intérêt de ses parents

pour les deux frères le lésait trop. D'autant plus, qu'il n'était pas emballé pour travailler à la ferme, seul avec le père.

Une joie mesurée animait la famille qui les recevait. Rien d'expansif, un soulagement certain mais pas d'exubérance, les questions venaient doucement. Leur fils avait grossi. La nourriture « fayot-patate » avait dit la mère, lui jetant un regard amusé en passant le dos de la main sur la joue rebondie de son enfant. L'amener à parler relevait d'une grande stratégie. Il semblait si triste. Volubile pour éviter les autres questions, il décrivait les gens de là-bas, les femmes voilées. Il avait attrapé la serviette de table, il la lui avait posée sur la tête, la croisant sur son visage, ne laissant passer que l'image amusée de sa camarade assise en face. Elle ne la voyait que d'un œil ! Il donna peu de détails sur les combats, les camarades perdus, des inconnus pour la famille. On lui demandait s'il avait vu « les nôtres », ceux qui avaient arrêté leurs études, ceux des villages voisins, les cousins, les frères ? Après le repas, assise entre lui et sa sœur au fond de la voiture de la mère qui les emmenait faire un tour en forêt, il lui avait avoué dans l'oreille qu'il en avait bavé.

– J'ai crevé de trouille et je ne suis pas le seul.

Son bras s'était enroulé autour de ses épaules, il l'avait tendrement serrée contre lui en murmurant :

– Ça t'allait bien le voile, tout à l'heure ! Dans les villages des montagnes, elles en portent des bleus, mais elles les enroulent et là on voit leurs yeux, mi-bleu, mi-vert. Étrange, elles n'ont pas les yeux marron comme les filles d'Alger... pas non plus bleu comme les tiens.

Elle soupira, plia sa serviette, la glissa dans la pochette portant son numéro de table, elle reviendrait ce soir après les épreuves de l'après-midi. Dans deux jours, elle aurait repris le car pour rentrer chez elle, elle espérait être reçue, mais en cas d'échec elle avait la chance d'être une fille, elle ne serait pas appelée sous les drapeaux. Elle se demanda si Julien allait mieux, sa mère l'avait fait hospitaliser.

– Il se comporte de façon étrange, disait-elle, il ne dort plus et depuis quelques temps il part en pleine nuit errer dans les rues du village, vêtu d'une djellaba, un turban bleu soutenu, lui couvrant le visage. Qu'ont-ils fait à nos fils ?

Qu'ont-ils fait à Julien ? Derrière les meules de foin, il lui en avait confié des horreurs de « là-bas ». La guérilla était devenue une vraie guerre ! elle n'oublia jamais l'épisode qui lui avait raconté sous le châtaignier du village. Il avait passé trois nuits et deux jours dans une palmeraie d'un colon. Ils avaient eu à creuser des trous d'homme, dans lesquels ils étaient planqués. Dès la première nuit il avait entendu d'étranges gloussements. Enfoncé dans son puits, il n'en avait pas bougé jusqu'au moment où la relève était venue, le troisième jour. Il n'était mort que de soif. Tandis que ses camarades égorgés étaient emmenés par les autres, il se demandait comment il se faisait qu'il ne lui était rien arrivé. Pourtant dans la Métropole les commentaires ne parlaient que de révolte ? Il ne prenait pas le parti du FLN, mais il disait qu'on n'avait rien à faire là-bas. Malgré ce qu'en disaient les colons le FLN n'était pas qu'une minorité. Pour lui on finirait par se tirer les uns sur les autres. L'OAS lançait déjà ses attentats dans la

Capitale. Même en province, le bal de fin d'année avait été interdit.

Ses parents lui avaient demandé de ne pas trop discuter avec Julien, insinuant qu'il finirait par avoir des problèmes avec ses propos défaitistes. Encore deux ans avant d'être majeure, il lui fallait ce bachot ! Ils avaient promis de la laisser continuer ses études, mais elle avait réfléchi, Julien reprendrait sa médecine. Elle savait pouvoir obtenir un poste d'institutrice. Déjà dans ce secteur, les hommes manquaient. Pour elle c'était seul moyen de quitter le village pour gagner sa vie tout de suite.

À peine arrivée, le proviseur lui demanda ce qu'il s'était passé avec l'examineur d'histoire-géo. À son air elle comprit que finalement on ne lui en tiendrait pas rigueur. Il avait même ajouté :

– Concentrez-vous pour les autres épreuves cela devrait aller !

Dans le car, soulagée d'en avoir terminé avec cet oral, elle avait bon espoir, mais son inquiétude n'était pas que pour cela. Elle n'avait pu voir Julien à l'hôpital. Si Julien ne reprenait pas ses esprits, qu'allait-elle devenir ? Enceinte de trois mois... Un joyeux groupe de jeunes, revenus comme elle des épreuves du bac chantaient en cœur :

Quand il me prend dans ses bras,

Il me parle tout bas,

Je vois la vie en rose,...

Le mariage n'eut pas lieu, Julien n'avait pu résister à ses démons. Victime des souvenirs qui lui restaient de son séjour militaire, de ces combats aux horreurs réciproques, il sombra dans la folie et se jeta du

troisième étage de l'hôpital. Elle eut son premier poste d'institutrice publique dans un village près du sien. L'enfant né en mars se retrouva plus souvent chez la maman de Julien que dans sa famille. Le baptême fut célébré en mai. Le curé s'empessa de lire à son intention quelques passages du Manuel des Enfants de Marie dont un la marqua :

Jaloux de voir l'homme et sa postérité destinés à remplir dans le ciel les places laissées vides par lui et ses anges apostats, Lucifer, homicide dès le commencement (Joann., VII, 44), veut à tout prix empêcher cette substitution et perdre le genre humain. Comme un général d'armée qui cherche à prendre une ville c'est contre la partie la plus faible que d'abord il dirige l'attaque, sûr de devenir facilement ensuite maître du reste de la place. Ainsi c'est à Ève que le démon s'adresse tout d'abord, comme étant plus facile à séduire. Manuel, p. 232

Le village l'avait étiquetée, elle seule savait l'amour qu'elle avait porté à Julien, elle n'avait que la mère de Julien pour en parler. Ce conflit l'avait privée d'une vie de bonheurs. Il n'avait pas eu droit au drapeau bleu, blanc, rouge sur son cercueil, ce n'était pas une guerre, juste une rébellion !

À la demande de sa belle-mère elle voua son fils à la Vierge Marie, promettant selon la coutume de ne l'habiller qu'en blanc ou... bleu.

La Pierre du Malheur

Ou la partie d'échecs...

Le ministre Clémentel proclama en 1905 :

« L'heure est venue de substituer en Extrême-Orient la politique d'association à la politique de domination. » Réformistes et révolutionnaires dénonçaient à l'unisson les humiliations imposées aux notables, la misère infligée à un peuple *« semblable à un troupeau de bêtes trop pesamment chargées et assommé de vexations »*.

Face à *« l'hostilité grandissante, que nos sujets nous témoignent de plus en plus »*, le gouverneur général Albert Sarraut promit à nouveau en 1911 le retour à la *« féconde politique d'association franco-indigène »*

« On s'efforcera de placer les Français et les Indochinois sur un plan d'égalité, avec le souci de dissiper les malentendus qui les séparent ».

« Ne leur enseignez pas que la France est leur patrie... Veillez qu'ils aient un enseignement

asiatique qui leur soit utile dans leur pays ». (Alexandre Varenne les années 1920, en Indochine.)

Alexandre Varenne s'adresse ainsi au maréchal Pétain, le 31 juillet 1941 :

« Jusqu'où irons-nous dans le mensonge et dans l'opprobre ? ».

« Pour moi qui ai connu et aimé ce beau pays, je voudrai que ces lignes puissent lui apporter mon souvenir et mon salut. Je n'ai jamais douté de la victoire finale sur l'Allemagne hitlérienne. Je n'ai pas douté davantage du retour à la France de tout notre empire, dont l'Indochine est un des plus beaux bijoux » (extrait de l'éditorial signé Alexandre Varenne ; La Montagne du 14 mars 1945).

*

* *

C'était vers les années 1930, les Français au nom de la colonisation se relevaient périodiquement aux différents postes administratifs dans toutes les villes d'Indochine et du Cambodge. Tandis que d'autres s'installaient comme planteur ou exploitants. Au sein de la population indigène régnait un certain mécontentement, la fiscalité coloniale ajoutée à la corruption des mandarins et des notables incitait à une sorte de solidarité parmi les classes ouvrières. S'il ne s'était agi que de fiscalité, mais il y avait cette serviabilité exigeante de la part du colon qui poussait certain d'entre eux à la rébellion. Le régime colonial avait mis en place une certaine unité dans le fonctionnement des opprimés, ce qui évitait une alliance trop performante pour ne pas réduire dans

l'œuf toute tentative de révolution. Et puis n'est-il pas vrai que lorsque la surcharge de travail occupe les mains, l'esprit ne peut vagabonder !

Les alentours immédiats de Phnom Penh présentaient alors le paysage caractéristique de la campagne cambodgienne, avec des rizières quadrillées par les plantations de palmiers à sucre sur les digues qui séparaient les plans rizicoles, en Vendée on dirait les bossis. Les villages aux maisons traditionnelles regorgeaient d'une végétation très variée. Les bananiers, papayers, fruitiers divers, haies vives composées de kapokiers, en faisait des vergers très denses. Les toits pointus des pagodes émergeaient au cœur des grands arbres. Avec leurs couleurs vives elles formaient des points de repère souvent visibles de loin.

On note quelques différences entre le nord-ouest, où les palmiers sont très présents, et le sud-ouest, où les diguettes portent une plus grande variété d'espèces, formant un quasi-bocage. Les secteurs non inondables plus vastes (notamment les bourrelets de berge du Tonlé Sap, au nord de Phnom Penh, et du Mékong, autour d'Araykhsat, sur la rive est) offrent un paysage plus complexe, où une place plus importante est occupée par les cultures fruitières et le maraîchage, irrigués à partir de *preks* (canaux branchés perpendiculairement sur le fleuve)

À Phnom Penh, des pavillons de bois ou de bambou avaient été bâtis. Ils étaient montés sur pilotis pour éviter lors des moussons que les lits ne flottent et partiellement empêcher certains animaux de pénétrer dans les maisons. C'était ces constructions autochtones que l'État français avait conservées dans les environs de la ville. Les fonctionnaires à échelon

moyen y étaient logés gracieusement. Chaque fois qu'une promotion arrivait l'occupant cédait la place à son successeur, laissant les meubles avec bien sûr le personnel cambodgien assigné au service de ces messieurs. Pour éviter, ce qu'il s'était passé en Afrique surtout pour ne pas avoir de souci avec le peuple asiatique moins docile que les Africains, on n'y avait mis que du personnel masculin. Les employés français n'étant là que pour de courts séjours, venaient sans femme, sans enfants. Ils devaient tenir ainsi environ six à neuf mois.

La chaleur, l'absence de vie conjugale, l'exotisme, enfin la nature bestiale de l'homme en rut, (après tout le fonctionnaire n'avait pas fait vœu de chasteté), faisaient que les pulsions sexuelles devenant parfois trop excessives, l'esprit du conquérant l'emportant sur la morale, les pauvres coolies passaient facilement à la casserole, ils n'avaient guère de moyen pour s'en défendre. Ça ou crever de faim... ou être battu...

Yang Ping Ling, n'avait jamais pu s'y faire et ne pouvant s'y soumettre avait décidé d'un stratagème pour se protéger durant les mois qu'il devait supporter son « maître ». Évidemment, il en avait communiqué la formule à ses congénères, mais lui seul savait aller jusqu'au bout de ses convictions.

En effet, depuis deux ans... ou trois peut-être, l'Administration s'inquiétait un peu du nombre de suicides bizarres qui décimaient les rangs de fonctionnaires des échelons subalternes. Ils décidèrent d'envoyer un certain Auguste Raison, afin d'enquêter très discrètement sur les défenestrations à caractère masochiste de ses directeurs.

Comme tous ses collègues, Auguste Raison prit connaissance et possession de ce territoire « français », se sentant plus que dans la métropole, un personnage important auprès des indigènes, fit comme les autres. Il s'installa bientôt dans une routine quotidienne, malgré le climat encore plus confortable qu'à la maison puisque « bobonne » absente ne lui demandait pas de mettre les patins. Quand il rentrait l'après-midi, la casemate avait été nettoyée, les serpents, les araignées et les scorpions chassés, les moustiquaires impeccables ondoyaient sous la brise tiède des courants d'air. Le lit, ah ! Le lit moelleux et rafraîchi par le lent balancement d'un immense éventail en jonc artistiquement tressé, qu'un Yang Ping Ling silencieux et servile tirait d'un mouvement berceur, tout au long de la sieste.

Sieste qui laissait le temps se poser, la réflexion s'endormir. Les jours passaient et notre Auguste piétinait dans ses investigations, n'obtenant aucunes réponses plausibles qui auraient pu justifier cette hécatombe du personnel de la fonction publique. Tout ce qu'il savait c'est qu'il ne s'agissait pas du tout de crime, ni de massacre du type de Vin Yeu, d'autant qu'on était loin de Hanoi. Il se demandait mollement s'il s'agissait de chagrin d'amour, après tout dans les meilleurs policiers ne disait-on pas : cherchez la femme... À propos de femme, il ne se sentait pas de penchant particulier pour les éléments féminins aux dents noircies par le bétel, il n'avait jamais pu se résoudre à payer pour coucher avec une femme, cela lui semblait... humiliant.

Comme les autres, Auguste, n'ayant pas le grade suffisant pour attirer les faveurs féminines de la haute

société colonisatrice, commençait à avoir quelques idées chatouilleuses, d'autant que les bruits de couloirs laissaient entendre que, après tout, le dominant pouvait en toute impunité utiliser son ascendance sur les coolies pour exulter sa nature perverse, cela ne sortirait pas du territoire local... La douceur apparente de son serviteur, son obséquiosité et le velouté de sa peau le faisaient regarder cet homme avec un intérêt frisant la lubricité. Des pensées libidineuses l'envahissaient et lui engluaient la peau autant que la chaleur moite de ce pays.

Yang savait que le danger approchait, que l'instant fatidique où son maître le prendrait pour une femme n'était plus qu'une question de jours. Il devenait moins souriant, il observait plus gravement Auguste par en dessous. Bientôt il commença à marmonner, le Français ne comprenant pas le cambodgien l'interrogeait souvent sur ses commentaires qui lui semblaient plus emprunts de menaces que de déférences.

– Qu'as-tu à maugréer ainsi ?

– Missié, fais attention à la PIERRE du MALHEUR !

– Quoi ?

– Je sais ce que Missié veut faire, attention à la PIERRE du MALHEUR !

– Yang, on t'a bien dit de faire tout ce que je demande ? Tu es à mon service, tu me dois le respect et l'obéissance !

– Oui Missié... mais... attention à la PIERRE du MALHEUR...

Quelques jours encore Auguste résista, puis il tenta l'aventure, mais la souplesse de l'Asiatique fit que devant le lourd corps bien engraisé du colonial, Yang échappa à l'humiliation.

– Va pour cette fois lui cria, Auguste, mais demain tu y passes ! Sinon gare à toi !

Dans les bambous du jardin une voix lui répondit :

– Tu ne verras pas demain ! Gare à la PIERRE du MALHEUR !

Malgré la douceur de l'accent cambodgien, la phrase dite en bon français était bien une menace. Auguste était épuisé par la course poursuite avec Yang. Écrasé de chaleur, suant comme une bête, n'ayant pas de ventilation pour le rafraîchir, aidé par quelques mesures d'alcool de riz qu'il appréciait davantage de jour en jour, il s'endormit comme une souche.

Dans la moiteur de la nuit, les bruits des animaux sauvages, craquements et claquements divers, réveillèrent Auguste, mal à l'aise. Émergeant petit à petit de sa torpeur, il se sentait vraiment mal, un poids lui écrasait l'estomac, dans un demi-sommeil il se demanda ce qu'avait bien pu lui faire manger cet imbécile de Yang ?

– Yang ! Viens ici, j'ai diablement chaud !

– Yang !

Auguste s'éveilla réellement. Dans la semi-obscurité, voulant se redresser, il s'aperçut qu'une énorme pierre était posée sur son ventre qui, du coup, en avait perdu sa rotondité habituelle. Un éclat de rire retentit dans la nuit :

– Crétin de Yang c'est ça ta PIERRE du MALHEUR ?

Avec bien du mal il réussit à prendre le rocher qu'il avait sur l'abdomen. En traînant les pieds, il arriva jusqu'à la fenêtre grande ouverte. Avec un ahan, grogné les dents serrées, il bascula le bloc d'un seul jet. Son hurlement devança le bruit amorti de la pierre sur le sol. Yang avait profité de son sommeil pour attacher la pierre à ses parties génitales. Un deuxième flop plus lourd suivit !

À Paris, un télégramme parvint au chef de service d'Auguste Raison :

« Suicide de votre délégué à l'enquête sur les suicides de fonctionnaires – pas de raisons apparentes – tendances sadomasochistes du sujet – devons-nous clore l'enquête ? »

L'adieu

Le jour se levait à peine, elle venait de prendre la route et lui avait laissé ce carnet noir. Il avait toujours cette impression d'être brisé en deux quand ils devaient se quitter, un vide douloureux n'arrivait pas à se combler, cette fois une violente envie de pleurer l'avait saisi. Il ne remonta pas à l'appartement, il se dirigea vers la plage tout proche. Il se sentit si las qu'au bout de quelques pas traînés sur le sable, il se laissa lentement choir. L'automne s'annonçait clément, elle aurait beau temps pour faire la route. Toute son âme s'étirait vers elle, l'imaginant dans sa voiture, il se dit qu'elle devait pleurer.

Elle avait eu quelques sanglots pudiquement retenus lorsqu'en cette dernière nuit elle lui avait annoncé qu'ils devaient envisager de se séparer. Délicatement il avait essuyé les larmes qui coulaient aux plis de ses paupières fermées. Doucement il tira le carnet de sa poche, il avait promis de ne l'ouvrir qu'après son départ, elle ne le prenait pas en traître, elle lui avait juste dit :